

ELLES

© L'HARMATTAN, 2004
ISBN : 2-7475-5769-3
EAN 9782747557696

Marie-Sabine SEYER

ELLES

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

N'ayant pas le don de mon père pour la musique, je n'ai pu lui composer un de ces requiem qu'il affectionnait tant...

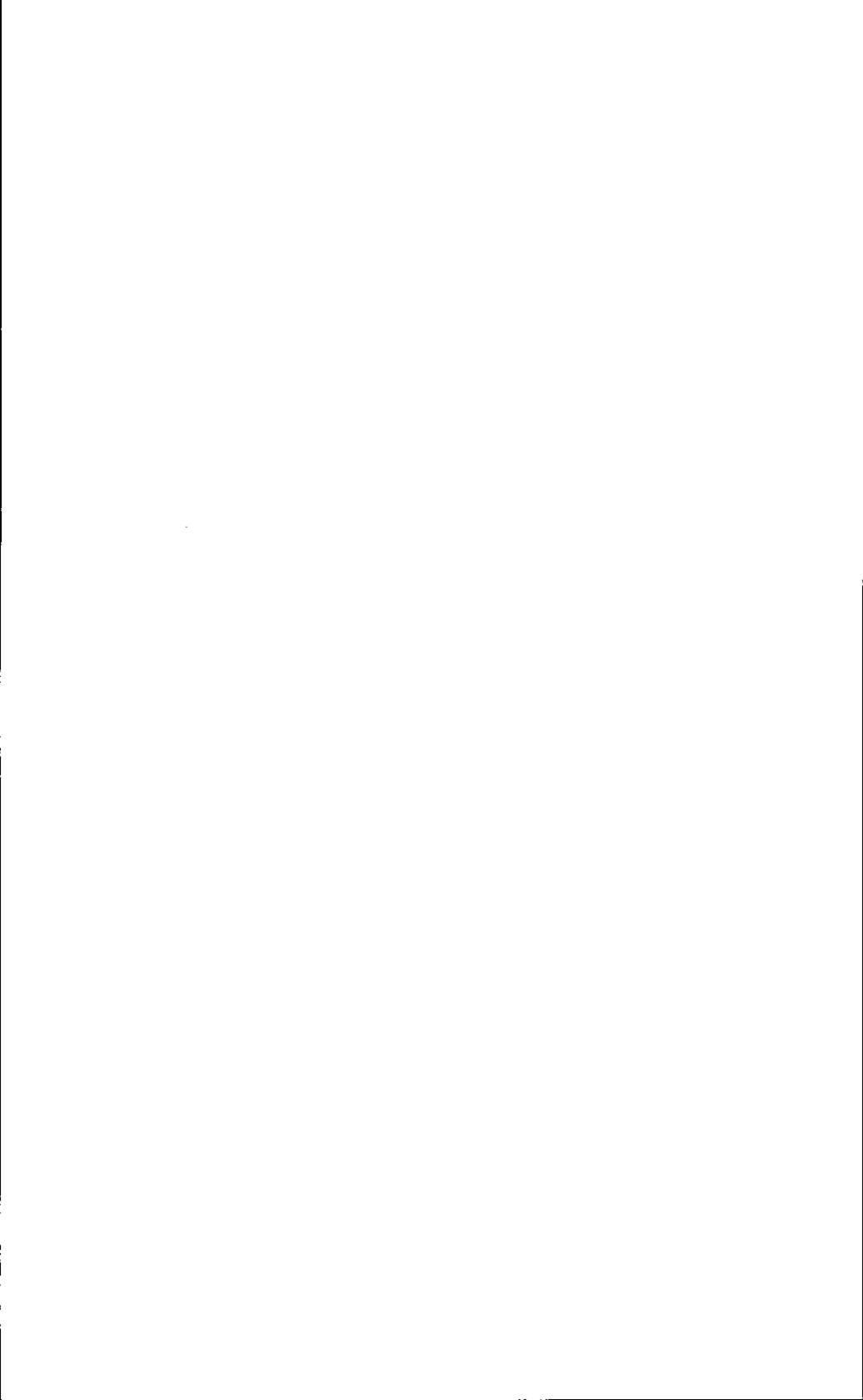
Ma mère, si modeste, ne voulait que des fleurs des champs sur sa tombe et la belle saison est si courte...

Ils furent un exemple de générosité, d'amour et de courage et il me fallait leur rendre hommage par cet ouvrage afin que leur mémoire ne soit jamais effacée.

Pour mon père et ma mère Jean et Yvette,
Pour mon frère Philippe.

Je dédie ce livre à

Marie-Eve mon amour de fille,
Jean-Marc qui a su redonner un sens à ma vie,
ma sœur Pascale et son fils Walérian,
Michelle, la femme de Philippe et ses enfants Luc et Marc,
Ainsi qu'à toutes les *branches* de l'arbre généalogique
Seyer-Marchal.



Il est peu d'écrivains qui, en rédigeant leur journal, ne cèdent à quelque arrière-pensée.

Sachant d'avance être édités – même a posteriori – ils donnent à leur vision du monde ou à leurs confidences affectives une couleur d'apparence originelle, une légère altération de la vérité qui les fera croire à l'enrichissement de l'esprit et du cœur de leurs lecteurs¹.

C'est un peu vain... et c'est de bonne guerre.

Le style y gagne, certes, mais l'authenticité y perd...

Quant à l'enrichissement, il n'y est pas garanti. Alors qu'on croit être singulier, on enfonce souvent des portes déjà ouvertes par d'autres.

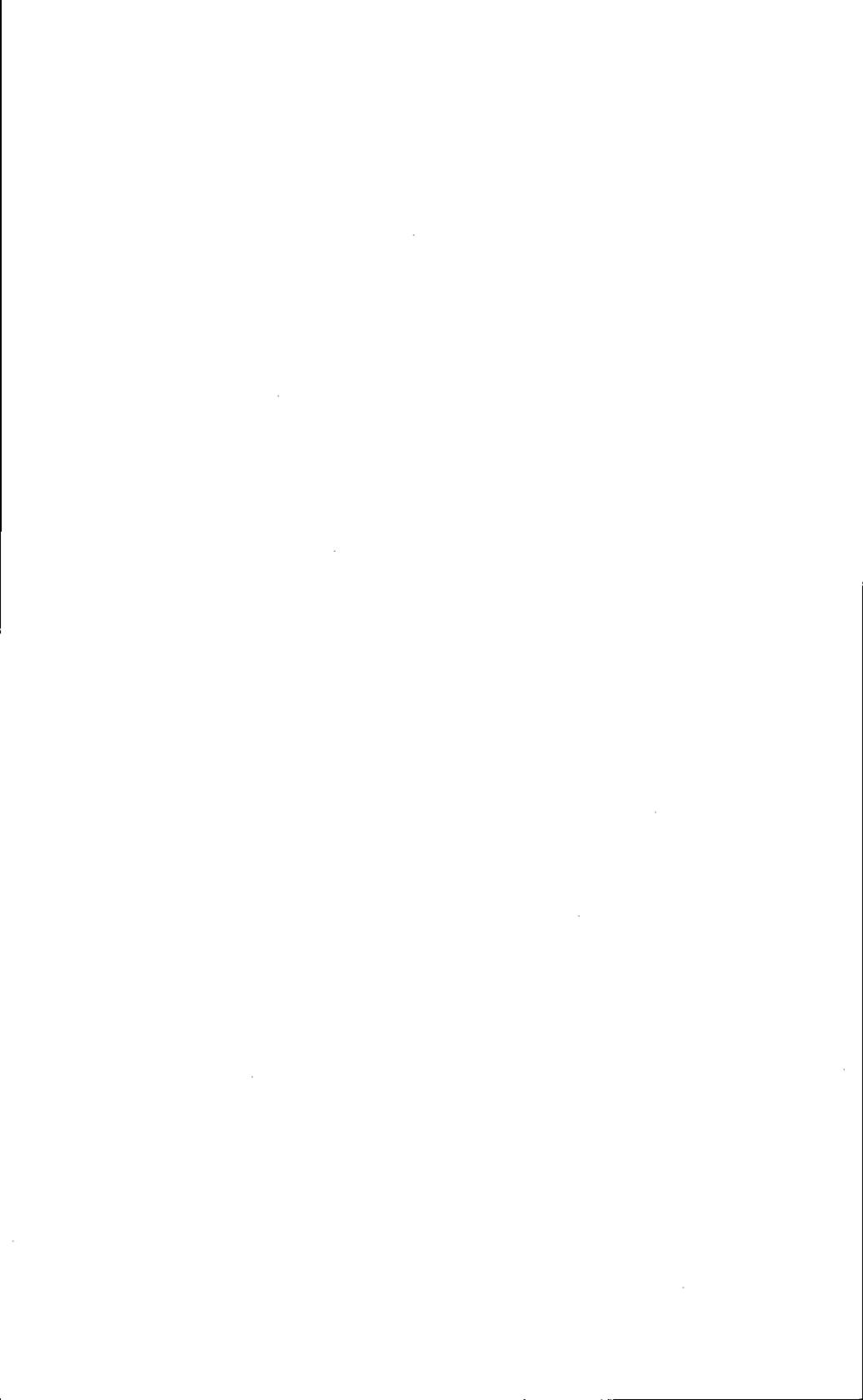
C'est pourquoi je salue ici la vérité toute nue, ou plutôt un triptyque de vérités : l'événement-guerre et paix ; le sentiment-joie et douleur ; le quotidien-rage et plaisir, leur dénominateur commun étant que le quotidien emprunte à l'événement et le sentiment au quotidien. Il n'y a pas plus de cloisonnements dans ces textes qu'il n'y a de frontières pour le « moi ». Ils montrent et intensifient tous les mouvements qui nous agitent, et révèlent une triple hypersensibilité qui semble se transmettre d'une génération à l'autre.

Disons aussi et surtout que si *Elles* n'était pas au départ destiné à la publication, il est bon que leur compilatrice s'y soit décidée – quoiqu'après de pudiques hésitations – sans y changer une virgule, respectant chez les trois héroïnes le tableau conflictuel tel qu'il a été peint au jour le jour, l'amour sincère tel qu'il a bouleversé un corps et une âme, la vocation artistique telle qu'elle engage sa propre mise en œuvre.

Cela vaut bien, et de loin, tous les « journaux » des professionnels de l'écriture...

Jean Canolle

¹ Je vise évidemment cette longue lignée de chroniqueurs qui va de Joinville et Froissart à Julien Green, en passant par le Bourgeois de Paris, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Beyle, les Goncourt, Jules Renard (n'oublions ni Gide, ni Jünger, ni Léautaud, ne négligeons pas plus Restif de la Bretonne que le Président de Brogues, évitons de mettre de côté Chateaubriand, accordons un tabouret à Madame de Sévigné... et demandons pardon aux centaines d'autres de ne point les citer !



Merci à Jacques Brel,
qui m'a appris que la *magnitude* d'un homme se calcule à son
degré de simplicité.



Yvette

LE JOURNAL D'YVETTE

Heuchampre le 21 avril 1940

C'est à toi mon chéri que je dois ces quelques lignes, on peut être ce cahier, dans le cas où tu ne recevrais pas bientôt. J'aurais dû commencer plus tôt, mais à ce moment les événements nous séparaient, et j'étais sans nouvelles de toi mon aimé, alors à quel bon relater ce qui se passait pour que depuis j'ai eu de tes nouvelles, la première le 20 avril et qui est arrivée un mois après et le lendemain une autre que tu avais écrite le 25 mars que j'ai eue en ce mois si elle était arrivée tout de suite. Aussitôt après avoir reçu ta petite lettre vite j'ai pris mon bloc et j'ai commencé à t'écrire, que de choses à te dire depuis le temps, mon cœur réclamait que te dire jusqu'à ce que je ne pouvais te dire tout, et puis on a dit que les grandes lettres n'arrivent pas et puis quelques jours après les communications étaient coupées, impossible d'écrire en Allemagne on ne peut pas occuper, enfin je me demande ce que tu es enfin à me dire sur votre sort, je t'écris sous les étoiles.

Kichompré, le 21 août 1940

C'est à toi, mon chéri, que je dédie ces quelques lignes ou, peut-être, ce cahier dans le cas où tu ne rentrerais pas bientôt. J'aurais dû commencer plus tôt mais à ce moment les événements nous débordaient et j'étais sans nouvelles de toi, mon aimé. Alors à quoi bon relater ce qui se passait et pour qui ?

Depuis, j'ai eu de tes nouvelles : la première lettre écrite le 26 juin et qui est arrivée un mois après et, le lendemain, une carte écrite le 25 mai. Que d'angoisses en moins si elles étaient arrivées tout de suite ! Aussitôt après avoir reçu ta petite lettre, vite, j'ai pris mon bloc et j'ai commencé à t'écrire. Que de choses à te dire depuis le temps, mon cœur débordait... que te dire puisque je ne pouvais te dire tout ? Et puis on a dit que les grandes lettres n'arriveraient pas et, quelques jours après, les communications étaient coupées : défense d'écrire en Allemagne ou en zone occupée.

Enfin, je me demande si tu es rassuré sur notre sort. Je t'écris tous les deux ou trois jours, une lettre, en espérant qu'une au moins te parviendra. J'ai essayé de plusieurs façons : par la poste ordinaire, par la poste allemande et j'ai essayé aussi de mettre mes lettres sous double enveloppe en les adressant à la Croix Rouge allemande.

Des trois colis que je t'ai envoyés, tous sont revenus. Je suis désolée.

Je ne reçois plus rien de toi. Ta dernière lettre, la plus récente, date déjà de trois mois. Qu'es-tu devenu depuis ce temps ? Je ne peux plus t'écrire. C'était un lien si doux. Pendant toute la période calme de la guerre, c'était si bon la lettre journalière et, de cette façon, on n'ignorait rien l'un de l'autre.

C'est pourquoi je me suis décidée à commencer ce cahier. Tous les jours je me figurerai que je t'écris et, quand tu reviendras, tu n'ignoreras rien de ma vie pendant ton absence.

Seulement, voilà, il faut que je retourne bien loin en arrière et tu connais mon peu de mémoire... enfin, ce que j'oublierai, je te le raconterai de vive voix.



Jean

Tes dernières lettres, avant que tu ne sois fait prisonnier, me sont parvenues le lundi et le mardi après la Pentecôte. Ce furent les dernières.

Tu te souviens comme je me réjouissais pour cette fête ? Je t'attendais et, le fameux vendredi 10 mai quand j'ai appris que les Allemands avaient envahi la Belgique, j'étais consternée. Je ne pensais d'abord qu'à ta visite manquée et puis on parlait de bombardements. Le matin même, Gerbépal avait été bombardé et on mentionnait beaucoup d'autres villages. Il y avait alertes sur alertes. Au début, j'entraînais Philippe dans la montagne et puis on s'y est habitués.

Tu me disais dans ta lettre que je m'attende à recevoir de tes nouvelles très régulièrement, peut-être avec huit jours d'intervalle. Alors j'ai patienté pendant une semaine, toujours pendue à la radio en me disant : où sont-ils ? Dans quel coin se battent-ils ? Te souviens-tu que c'était au Luxembourg qu'on se battait le plus fort ? On racontait des choses terribles. C'est là qu'ils ont réussi à passer et j'étais persuadée que vous y étiez : il fallait du renfort et vous n'étiez pas loin. Un peu après, on disait de source sûre que vous étiez aux environs de Valenciennes. Je fus soulagée, tu le devines. Hélas, quelques jours plus tard, les Allemands y étaient, et on se battait fort. Nouveau désespoir ! On commençait à guetter le facteur et personne n'avait rien. Comme toujours dans ce cas, les langues marchaient bon train. Je me souviens qu'une fois, étant allée à Gérardmer, j'en suis revenue complètement désespérée. J'avais entendu des gens dans la rue parler du 29 ème et on disait que le bataillon était fait tout entier prisonnier. Monsieur le Curé même en avait parlé aux jeunes gens comme d'une chose presque sûre. J'ai pleuré. Je te voyais, mon chéri, si content d'aller te battre et, te voir pris tout de suite ainsi... (on disait même en descendant du train !). Tout donnait à croire que cette version était vraie. Un bataillon ne disparaît pas ainsi ! Je pense que cela a duré trois à quatre semaines.

Un après-midi, Simone revient en toute hâte de l'usine pour me dire qu'Andrée Pierrat avait reçu une lettre. Nous y avons couru. Elle m'a montré sa lettre. Pas de date, juste un bout de papier avec quelques lignes.

Il se disait en pleine bataille depuis cinq jours sans dormir, sans manger et, toujours, marcher en se battant.

J'étais folle.

Je vous ai situés tout de suite en Belgique. Le Roi des Belges avait capitulé aux environs du 25 mai. On commençait à évacuer, nous battions en retraite. J'écoutais les comptes rendus à la TSF, on les appelait *les héros de Dunkerque*. On ne pouvait les ravitailler. Et les avions, les chars, la grosse artillerie... Je devenais folle.

J'ai commencé des neuvaines à tous les saints. Je faisais prier Philippe. Que de supplications la Vierge a entendues ! Par moments, il me semblait que le Ciel ne pouvait rester sourd à mes prières et puis, à d'autres moments, je sombrais dans le désespoir en pensant : pourquoi *lui* serait épargné plutôt que les autres ?

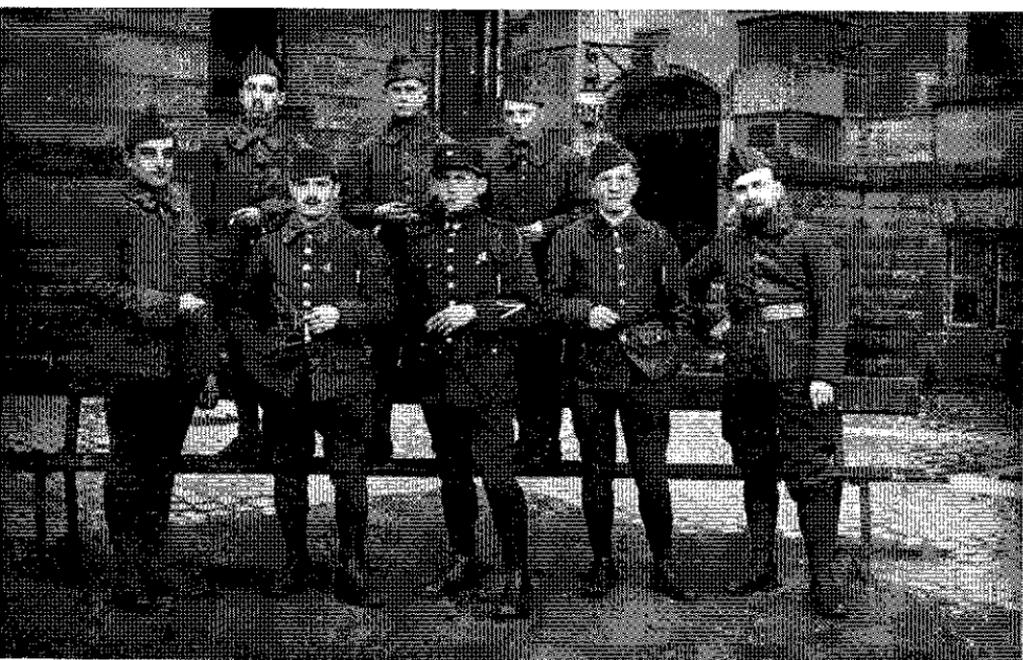
J'oubliais de te dire que madame Singer aussi avait reçu une lettre du 18. Elle ne disait pas grand-chose sauf qu'ils voyaient brûler Maubeuge. Donc c'était vrai que vous aviez été à Valenciennes. C'était donc Andrée Pierrat la seule favorisée. Personne d'autre n'avait reçu de lettre. Cela me redonnait un peu de courage.

Un matin, la nouvelle éclate : le 29ème est en Angleterre. Cinq femmes avaient ce matin-là, reçu des dépêches d'Angleterre. Leurs maris étaient sains et saufs. J'étais sûre qu'il allait en venir une pour moi. J'ai passé la journée, soit à la fenêtre, soit au bord de la route. Je n'osais plus m'absenter. J'aurais voulu ne rien savoir, et pourtant j'allais toujours aux nouvelles. Tous les jours, il y en avait de rassurées et jamais moi. Je ne sais combien de temps cela a duré...

Ensuite, les lettres sont venues.

A Kichompré, Rémy, Simon et Claude ont écrit. Tous les trois parlaient d'eux réciproquement, mais jamais ton nom ne fut prononcé. Je crois que ce fut là le plus dur. Andrée Pierrat est venue me montrer sa lettre. Son mari disait qu'il était triste en pensant aux camarades qui étaient tombés. Tous parlaient de l'enfer qu'ils venaient de quitter et au miracle qui les avait sauvés.

Comprends-moi, mon Jean, j'étais sûre que Rémy savait qu'il t'était arrivé quelque chose et qu'il n'osait pas le dire.



Les camarades du 29^{ème} Régiment de Chasseurs

Ce jour-là, je n'avais pas bougé de ma chaise depuis l'arrivée du facteur le matin. Ce fut le dernier coup. Jusqu'au soir, je suis restée sans bouger, les yeux fixes. Je n'avais même plus la force de pleurer. Le soir on m'a obligée à me mettre au lit et je crois que j'ai eu une crise de nerfs. J'aurais voulu mourir.

Tu vas penser que je n'étais pas courageuse, mon chéri, mais j'étais à bout, tu sais. Je n'avais plus de résistance. Le docteur est venu, on m'a donné des médicaments et il a essayé de me reconforter. C'est le même soir qu'on a appris l'entrée en guerre de l'Italie.

Cela m'a enlevé un peu de mes préoccupations personnelles. Le lendemain, j'étais mieux. J'ai voulu reprendre courage et je voulais espérer coûte que coûte. Je ne faisais plus qu'une prière, mon Jean : si tu ne devais pas revenir, que je meure aussi.

Je l'avoue à ma grande honte, je ne pensais pas beaucoup au sort de Philippe. Tu me pardonneras chéri ?

Les Allemands avançaient toujours. Le 14 juin, Denise est arrivée avec un camion pour déménager encore un peu de choses. Tout le long de la route, elle avait vu des défilés de canons et de soldats. Les bruits les plus contradictoires se propageaient : on vidait la ligne Maginot, on allait la faire sauter etc., etc.

A Montmédy, les Allemands avaient fait une trouée. Ils arrivaient par tous les coins. Toutes les grandes villes étaient déclarées villes libres. Ils étaient à Paris. Ce ne fut pas une bataille, mais une galopade effrénée. Les Allemands attaquant, et les Français se repliant.

C'est le 15 juin que nous avons entendu le canon pour la première fois. C'était la DCA. Sans arrêt, passaient des avions, mais nous n'avons jamais eu la chance d'en voir un tomber... On nous a dit après qu'on tirait à blanc ! Plus de munitions...

Les Allemands approchaient, ils avaient dépassé les Vosges. Ils allaient cerner toute la ligne Maginot depuis Montmédy et refermer la boucle à Belfort. Les gens s'affolaient. Tout le monde partait. C'était des défilés de voitures sur la route. On avait donné l'ordre à tous les jeunes gens valides de partir. Raymond était parti aussitôt. Il avait dans sa voiture deux dames que le général lui avait donné l'ordre de conduire à Epinal.

Le 22 août 1940

Je me rends compte que mon histoire est un peu embrouillée. Je devrais sans doute mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs, mais tant pis, je n'en prends pas le temps...

Donc, on commençait à comprendre qu'on était bien près d'être perdus. Le long des jours et des nuits, passaient des caravanes de soldats, l'artillerie, les chevaux. Tous venaient de la ligne Maginot et se repliaient. C'était la retraite, l'humiliante retraite avec toutes ses misères. Hommes et bêtes se traînaient. Beaucoup se sont arrêtés à Kichompré. Quelques-uns même y sont restés jusqu'à la fin. Pourtant, ils savaient que les Allemands allaient arriver. Ils auraient eu le temps de passer ! Hélas, ils n'avaient pas d'ordres. Les ordres ne sont jamais arrivés. Ceux qui auraient dû les donner étaient partis avec leur famille dans le midi. On entendait dire de tristes choses. Les soldats disaient que leurs chefs les avaient abandonnés (de fait, on n'a pas vu d'officiers plus gradés que capitaine). Pour être plus juste, on a trouvé des lâches partout...

J'ai logé un officier français dans notre petit appartement. Cela m'a donné la plus grande peur de ma vie. Je t'en parlerai de vive voix.

Les Allemands sont arrivés le vendredi 21 juin à Gérardmer. C'est ce soir-là que l'église a brûlé. Je ne veux pas te relater toute l'histoire de Gérardmer, tu auras l'occasion d'en entendre parler à ton retour.

Nous n'osions plus aller à Gérardmer. On ne se doutait même pas qu'ils étaient là depuis une semaine. On nous annonçait tous les jours qu'ils arrivaient, alors on n'y croyait plus.

C'est le vendredi matin, de très bonne heure, qu'ils sont arrivés à Xonrupt. Ils se sont battus toute la journée, plusieurs maisons furent complètement détruites. On a annoncé 700 morts allemands. Depuis deux jours on entendait le canon et la mitrailleuse. On avait préparé un abri dans la cave de Madeleine. On y avait apporté des couvertures et quelques provisions. Toute la journée des ordres contradictoires ont circulé. Nous avons installé des barrages avec des mitrailleuses dans les bois sur le chemin Holweck et à la Croisette.

Puis après, venait l'ordre de se rendre...

Finalement, le vendredi soir, un long défilé d'artillerie arriva. Ils allaient au devant des Allemands pour se rendre. Mais ils n'allèrent pas jusqu'à la Croisette, les Allemands leur tiraient dessus. Alors ils revinrent se ranger devant l'église, ici. Hommes et bêtes se couchaient sur la terre, écrasés de fatigue.

Cette nuit-là, presque tous les habitants couchèrent dans leur cave. Nous étions allés chez Madeleine et nous avons mis des matelas par terre.

Le lendemain matin, les Allemands n'étaient toujours pas là. A midi, les soldats s'installèrent pour manger. Denise et moi tricotions sur le banc devant la maison, quand tout à coup on entendit crier : - *Les Allemands !* Vite, nous sommes rentrés. Le cœur battait la chamade. Tu penses, toutes les histoires sur la cruauté des Allemands étaient revenues à la surface depuis quelques jours ! Nous étions tous aux premières loges derrière les rideaux de la salle à manger.

Devrais-je vivre cent ans, je verrai toujours cet Allemand arriver. Car il n'y en avait qu'*un !* ou plutôt *deux*. Un, venu par la route, et l'autre, par le chemin Holweck. C'est celui-là que nous avons vu armé d'une mitraillette qu'il a posée sur le mur. Je suis sûre qu'il avait une belle peur en voyant tous ces canons, mais il ne le faisait pas voir.

Quant aux soldats français, d'un même geste, ils firent « camarade » l'officier en tête. Quelle humiliation ! J'étais rouge de honte et je sentais la rage me tordre le cœur. Tous les nôtres furent désarmés. On leur prit tout, jusqu'au ceinturon.

Combien de fois ai-je pensé à toi, mon chéri, en me souvenant de cette scène. Je suis bien sûre que toi, tu n'aurais pas eu l'air suppliant de ces hommes qui demandaient la permission de fumer une cigarette ! Après, ils riaient, heureux d'en être quittes à si bon compte ! J'ai vu aussi l'officier que j'avais logé et qui est venu se rendre devant la maison. Il grimaçait, et j'ai compris que pour lui, c'était dur. Depuis la veille toutes les maisons étaient fermées, mais un quart d'heure après l'arrivée des deux Allemands, les persiennes claquaient et les gens sortaient dans la rue. Des groupes se formaient déjà autour des deux soldats allemands. Des femmes riaient avec eux, je crois que ces gens qui avaient eu si peur étaient tous prêts à les remercier de n'avoir fait de mal à personne.

Quelle misère ! Quel écœurement ! J'aurais voulu ne plus rien voir ni entendre. Des camions de soldats allemands sont arrivés et se sont installés. Beaucoup sont allés à l'école. Les instituteurs en ont beaucoup souffert.

Pendant quelques jours, la place de l'église s'est transformée en champ de carnage. Toute la soirée, les Allemands cassèrent les fusils, fouillèrent les musettes, les cantines, prirent tout ce qui leur plaisait sous nos yeux. Des grenades traînaient devant la maison. On n'osait plus laisser sortir les enfants.

Le lendemain, ils vinrent perquisitionner. Maman et Simone s'étaient sauvées.

Peu à peu, les Allemands sont partis. Tout s'est calmé. Maintenant, il n'y en a presque plus à Kichompré et juste quelques-uns à Gérardmer.

J'ai quand même eu une petite peur. Un soir, vers 10 heures, alors que nous allions nous coucher, nous entendons frapper à la porte. Nous avons bien deviné tout de suite que c'était des Allemands. On a essayé de parlementer à travers la porte, mais rien à faire. Ils l'auraient enfoncée. Nous nous sommes décidés à ouvrir. Ils étaient deux dont un, complètement ivre. Ils voulaient écouter la radio ! Il y en a un qui est rentré dans la chambre de papa et il braquait sa lampe électrique sur lui. Je l'ai tiré en arrière par sa veste. C'est là que j'ai eu un peu peur car papa n'était pas dans son état normal... Nous avons patienté pendant une demi-heure, ils n'ont rien pu entendre à la TSF. Je suis vite remontée pour rassurer maman. La pauvre faisait de grands signes de croix, assise dans son lit.

Une autre fois encore, j'ai porté ton vieux costume civil à un soldat français caché dans une cabane. J'ai eu la tremblote car les Allemands rôdaient autour. C'était un Alsacien qui voulait rentrer chez lui.

Je ne t'ai pas parlé non plus des scènes de pillage qui ont eu lieu.

Le même jour où les Allemands sont arrivés, après qu'ils eurent fait leur choix dans les musettes, tout un envol de bonnes femmes est venu piller à qui mieux mieux : linge, boîtes de conserves, tout y passa. Dans les jours qui suivirent, cela continua. Quelle misère ! Je n'aurais jamais cru que mes compatriotes étaient capables de cela !